

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: [8] (1905)
Heft: 28

Artikel: Au pays de l'Ivoire
Autor: Gouzy, René
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-255346>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 23.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

plutôt dans les tribunes ou tout près de celles-ci. Ils se rendent au paddock pour y voir les chevaux qui prendront part aux courses. Une société des plus cosmopolites s'y donne rendez-vous. Des marquis français et des lords anglais coudoient des princes russes et des grands d'Espagne, ou des comtes allemands et des milliardaires américains.

Au Pesage.

Au pesage, c'est le jour mondain par excellence. A mesure que le moment décisif approche, les tribunes se garnissent rapidement : sportmen en redingote dont la boutonnière est fleurie, jeunes et jolies femmes en toilettes claires, aux chapeaux de paille garnis de dentelles, de mousseline et de roses.

Pendant qu'en de savantes évolutions, les reines de la mode vont et viennent sous l'œil des « chères amies » qui les toisent des pieds à la tête à travers les verres de leur face-à-main, les hommes se dirigent vers le paddock, où des lads promènent les concurrents. Portefeuilles et portemonnaie sortent des poches. Chacun se dirige vers les guichets du pari mutuel, et l'on ponte ferme.

Le Président de la République.

Soudain, une sonnerie de clairons retentit. Un grand brouhaha se produit, et la daumont présidentielle, précédée du piqueur Troude, en grande tenue, pénètre dans l'enceinte de pesage et s'arrête au bas de la tribune d'honneur.

Le président de la République et M^{me} Loubet mettent pied à terre, suivis de M. Abel Combarieu et du général Dubois, les deux secrétaires généraux de la présidence. Ils sont salués par le prince d'Arenberg, président de la Société d'encouragement, et les membres du comité, qui les conduisent aux fauteuils qui leur ont été réservés.

Le chef de l'Etat, avec sa coutumière affabilité et M^{me} Loubet, avec ce gracieux sourire qui est un des charmes de sa personne, répondent aux saluts et aux marques de déférence des personnalités qui font la haie sur leur passage.

Tant que dure l'installation du président, le public s'empresse devant la marquise vitrée du pavillon, mais la cloche qui sonne, annonçant la sortie des chevaux le ramène bientôt à la réalité. Ce sont les dernières minutes avant la présentation. On se bouscule, on

s'empresse, car c'est le moment définitif, celui où l'on a le bon, le dernier tuyau.

Les partants, au nombre de neuf, sont :

Val d'Or, à M. Edmond Blanc (G. Stern), 4/5.

Finasseur, à M. Michel Ephrussi (Nash Turner), 7/2, vainqueur du Derby.

Clyde, à M. E. Veil-Picard (Cormack), 6/1.

Strozzi, au comte de Pourtalès (O'Connor), 6/1.

Coq à l'Ane, à M. Joubert (A. Carter), 6/1.

Shah Jehan, anglais, à sir E. Vincent (J. Reiff), 14/1.

Plum Centre, anglais, à sir F. Johnston (D. Maber), 14/1.

Brat, à M. Michel Ephrussi (Beaumé), 25/1.

Rally, à M. Chan (J. Lane), 40/1.

Après avoir défilé devant les tribunes sous la conduite des lads qui ont toutes les peines du monde à réprimer leur impatience, les concurrents vont se ranger sur une seule ligne, à gauche du moulin. Maintenant un silence absolu a remplacé le bourdonnement ininterrompu que l'on entendait il y a quelques minutes encore.

Le starter lève son drapeau.

On ajuste les lorgnettes, les cous se tendent, quelques secondes se passent. Partis !

D'une extrémité à l'autre du champ de courses, le mot court de bouche en bouche. Une clameur s'élève, un grand tumulte se produit qui ira sans cesse grandissant à mesure que la distance diminuera sous les foulées formidables des magnifiques pur-sang que tous maintenant cherchent à apercevoir.

Finasseur, *Strozzi* mènent le train. Quand le peloton passe devant les tribunes, des cris frénétiques retentissent. Chacun appelle son cheval, encourage le jockey qui le monte. Mais bientôt l'émotion est arrivée à son comble. C'est le dernier tournant et les chevaux viennent d'entrer dans la ligne droite. Les jockeys lèvent leurs cravaches pour l'effort suprême.

Finasseur passe comme une flèche en face du poteau salué par les acclamations frénétiques des heureux parieurs, dont il a justifié la confiance.

Derrière lui viennent, dans l'ordre, *Clyde* et *Strozzi*. Ensuite, c'est la rentrée triomphale au pesage, la conduite au paddock.

Le propriétaire, très entouré par les sportmen, est appelé par le président de la République, qui le complimente, ainsi que les personnages officiels. G.

AU PAYS DE L'IVOIRE (SUITE)

(Reproduction interdite)

A Tumba, poste morne et désolé, je ne restai que le temps de rassembler mes porteurs et, le surlendemain déjà, avec quatre compagnons, je me mis en route, *pedibus cum jambis*, pour Léopoldville.

Je n'oserais faire au lecteur la nomenclature de tout ce que doit emporter le voyageur pour une marche de ce genre. Il traîne après lui sa tente, sa batterie de cuisine, ses vivres et conserves, ses armes et son bagage personnel, ce dernier pas peu considérable ; un exemple entre mille : dans l'Afrique centrale, je crois superflu de vous dire que les cordonniers sont peu fréquents. L'on peut supposer alors combien il faut emporter de paires de souliers pour marcher deux ans sur les chemins (!) africains, auprès desquels les sentiers de montagne sont de vraies avenues !

Ce ne fut qu'après de longs débats entre blancs et capitas ou chefs de porteurs, débats portant sur la distribution des charges, que la colonne réussit à se mettre en mouvement, vers le soir. Après un

couple de kilomètres, on campait déjà. Mais le principal était fait. Rien de plus pénible, en effet, que de faire „démarrer” les porteurs. Ils ne sont jamais prêts, ayant toujours au dernier moment un „nduku” (ami) à saluer avant le départ ou une emplette à faire. Une fois en route, par contre, cela va mieux.

C'était une marche de quinze à dix-huit jours à travers la Sierra de Cristal que nous entreprenions ; nous (en mimes dix-sept pour parvenir à destination, une partie de notre caravane s'étant trompée de route et étant partie dans une autre direction avec quelques-unes de nos charges. Mon lit de camp m'ayant ainsi faussé compagnie, je passai à Kouzo de Kimbubu deux nuits, étendu sur une couche moelleuse constituée par trois malles en fer, d'inégale hauteur, mais d'égale dureté. Au point de vue culinaire, nous ne fûmes guère favorisés : les poules, qui devaient former le fond de notre nourriture, étant fort rares sur la route, nous en fûmes réduits aux conserves, dont on est bien vite rassasié.

Dans cette marche, un peu monotone, à travers monts et vaux, les jours se suivent et se ressemblent. Vous en décrire un, c'est vous les montrer tous.

A cinq heures du matin, la voix de mon petit boy,

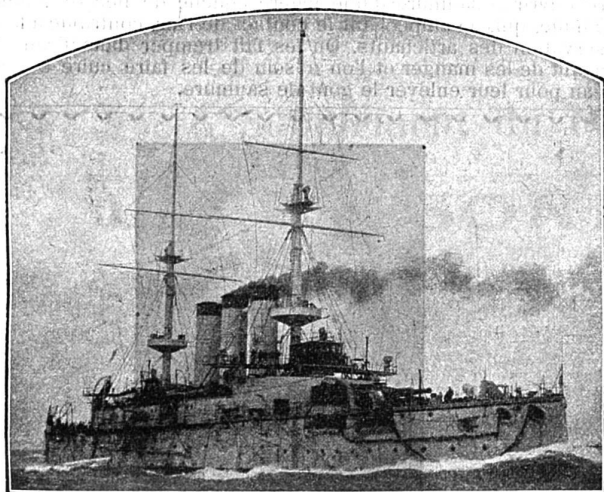
qui vient m'éveiller, me fait sauter à bas de mes trois malles. Dans la pénombre qui précède l'arrivée du jour, je distingue des formes confuses qui s'agitent dans ma tente. Ce sont les „ngambas” (porteurs), qui viennent chercher leurs fardeaux respectifs. L'un porte ma malle, l'autre ma cantine, un troisième mes armes. Des cris assourdis d'abord, puis de plus en plus aigus, s'élèvent. C'est la même dispute qui se reproduit chaque matin au départ; un des porteurs, désireux d'alléger sa charge, aura échangé ce qu'il porte d'ordinaire contre quelque objet moins lourd d'entre mes bagages. De là plainte du lésé, qui crie comme un sourd. Les capitas ramènent le calme en répartissant à chacun sa charge (trente-cinq kilos environ). Il ne faudrait pas croire du reste que l'égalité règne parmi les porteurs; celui qui porte les fusils se croirait gravement offensé si l'on voulait le charger d'une bouteille ou d'une caisse qui déparerait

son aspect belliqueux.

Après que j'ai avalé une tasse de quelque chose qui ressemble vaguement à du thé ou à du café, on se met en marche en faisant passer devant soi tous les porteurs, qui ainsi n'osent pas trop muser en route. Et quelle route que celle-là! Tantôt, dans une montée à pic, votre nez caresse vos genoux; tantôt vous croyez partir la tête la première au fond d'un ravin, à une descente par trop rapide. Les grandes herbes, en vous fouettant le visage, vous aspergent de la rosée matinale, si abondante en Afrique. Un tronc d'arbre gisant au milieu du sentier manque vous jeter à terre; tandis que vous pestez contre l'obstacle, en regardant soigneusement où s'engagent vos pas, une branche folâtre vient vous dépouiller de votre couvre-chef.

(A suivre.)

René GOUZY.



Shikishima, le navire amiral japonais.

Ce navire est assez semblable au *Mikasa* quant à l'armement. Chacun d'eux porte environ cinquante canons de calibres différents, se répartissant comme suit: quatre grands canons de 30,5 centimètres, montés sur des tourelles blindées mobiles; 14 canons de 15 cm. dans des tourelles plus petites, placées en divers points du navire, huit pièces de 4,7 cm. sur les ponts supérieurs, et quatre pièces de 4,2 cm. Cet armement est considérable, et l'on peut s'en faire facilement une idée, si l'on pense que de nombreux forts ne disposent que de deux grands, rarement de quatre grands canons. La supériorité d'un navire de guerre, comparée à une forteresse, est incontestable. De plus, le premier à l'avantage d'être souvent en mouvement et de former un but assez difficile à atteindre; en outre, il peut réduire ou augmenter la distance qui le sépare du fort à bombarder. Les dépenses que nécessite l'armement d'un navire de guerre sont considérables; elles s'élèvent à environ dix à douze millions pour un type de la classe *Asahi*, à laquelle appartient le *Shikishima*. L'armement des navires japonais, comparé à celui des navires russes, est plus rationnel; les navires russes portaient des canons de calibres très différents les uns des autres, exigeant chacun des munitions spéciales.



L'HYGIÈNE ET LA BEAUTÉ



L'Hydrothérapie.

L'hydrothérapie est sans contredit un des meilleurs moyens de conserver la santé, la force et la jeunesse et de recouvrer les deux premières quand on les a par malheur perdues; l'hydrothérapie bien employée les fait retrouver.

L'usage de l'eau remonte à la plus haute antiquité, elle ne causa pas toujours des guérisons radicales parce qu'elle était employée à tort et à travers et j'ai sous les yeux un livre de 1730 intitulé: *Vertus médicales de l'eau*, où il est dit: « Un moine Sicilien Castrogiana venant de Naples pour aller à Venise, s'est arrêté à Malta. Là, par vanité, intérêt ou malice, il a entrepris de guérir avec l'eau tous les maux que l'on croit incurables. Par elle, il emporte les engorgements viscé-

raux, rhumatismes, sciaticques, goutte, jaunisse, dysenterie, maux de tête, vertiges, faiblesse d'estomac, maux d'yeux, éruptions, paralysie, palpitations, blessures et fièvres, etc. »

A cette époque, on se soignait tellement par l'eau que J.-J. Rousseau en fit lui-même l'expérience et avoue dans ses *Confessions*: « C'était alors la mode de l'eau pour tout remède, je me mis à l'eau de fontaine. J'en buvais le matin, en me promenant, la valeur de deux bouteilles, elle faillit me guérir, non de mes maux, mais de la vie. »

C'est par les chevaux et en Allemagne, qu'on commença à expérimenter ce système; si on ne l'exagère pas, il a réellement du bon. L'Empereur d'Allemagne prend un bain tous les jours et attribue à cette habitude son énergie. Prendre un bain tous les jours demande beaucoup de temps, mais ce qui en demande peu et est à la portée de tous, c'est le tub. Une bonne ablution à la température de la chambre, chaque matin au lever, conserve la jeunesse, tonifie la peau, active la circulation, base de toute vitalité; après une légère vaporisation sur le corps d'un parfum antiseptique, prépare une réaction. Et la journée sera plus aisée à supporter; la force physique et morale qui en découle se trouvera doublée.

Les Japonais qui viennent de montrer au monde leur endurance, sont des apôtres fervents de l'hydrothérapie et du massage. On se fait masser lorsqu'on est malade et lorsqu'on est bien portant pour rester tel. C'est surtout au massage manuel que les Japonais ont recours, d'autres fois ils emploient, comme les Chinois, une roulette de bois dur qu'ils promènent sur les parties du corps avec plus ou moins de vigueur, ou encore aux percussions obtenues au moyen d'un petit maillet de bois en forme de bouteille.

Quand un Japonais vient de faire 60 à 80 kilomètres, à l'allure d'un bon cheval, en traînant son « pousse-pousse », il prend en rentrant un bain très chaud et se fait masser tout le corps, surtout ses durs mollets d'acier dont il faut désengorger les muscles. C'est ce qu'on fait d'ailleurs en France pour les chevaux de course.

Lorsque les Japonais font une cure balnéaire, ils négligent de s'essuyer après la sortie de l'eau et vont demander au soleil de les sécher, aussi se promènent-ils sans vêtements ou s'asseoient-ils au bord des chemins.

Cet usage ne paraît étrange qu'aux étrangers, chez eux la mode l'a consacré, nul ne le remarque. Après les bains d'eau salée, beaucoup de personnes ne s'essuient pas, c'est d'ailleurs le système de l'abbé Kneipp, très en faveur en Suisse; cependant je trouve préférable de ne pas garder sur soi l'humidité que conserve le linge.

Il y a cependant un cas où l'hydrothérapie est contre-indiquée. C'est lorsqu'il s'agit d'arthritisme et de neurasthénie à base d'arthritisme. L'eau est l'ennemie des rhumatisants. Dans ces cas, on pourra donc la remplacer avec le plus grand avantage par les bains électriques, statiques. C'est le meilleur moyen de ramener le soleil que beaucoup de neurasthéniques ne connaissent plus.

Or, un bon moyen de calmer une douleur, de reposer un membre fatigué, d'enrayer une crise, est de faire soi-même un petit massage avec la machine électrique. Il suffit de suivre, en remontant toujours vers le cœur, le trajet du nerf affecté. C'est extrêmement facile, nullement dispendieux,